

Robert Ricard dans les années 1930-1940 ou les prises de positions politiques peu connues d'un futur Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques

Camille Lacau St Guily

CRIMIC EA2561-Iberhis, Sorbonne Université, Faculté des Lettres

Résumé : Robert Ricard qui fut Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques, dès 1953, est peu évoqué par les historiographes qui recomposent la naissance de l'hispanisme français. Nous tenterons d'expliquer les motifs probables de ce contournement historiographique. En effet, dans les années 1930-1940, Robert Ricard prend des positions politiques et idéologiques radicales lors de la Guerre civile espagnole, dans sa correspondance privée particulièrement, et

de façon officielle envers le Gouvernement de Vichy, qui compromettront sans doute son rayonnement intellectuel ultérieur.

Mots-clés : Robert Ricard, Maurice Legendre, Marcel Bataillon, Histoire des Intellectuels, Guerre civile espagnole, Gouvernement de Vichy.

Resumen: Los historiógrafos que recomponen el nacimiento del hispanismo francés evocan poco a Robert Ricard, quien fue director del Institut d'Études Hispaniques, a partir de 1953. Intentaremos explicar los motivos probables de este rodeo historiográfico. En efecto, en los años 1930-1940, Robert Ricard toma posiciones políticas e ideológicas radicales durante la Guerra civil española, particularmente en su

correspondencia privada, y de manera oficial hacia el Gobierno de Vichy, que comprometerán probablemente su proyección intelectual posterior.

Palabras clave: Robert Ricard, Maurice Legendre, Marcel Bataillon, Historia de los Intelectuales, Guerra Civil española, Gobierno de Vichy.

Robert Ricard (1900-1984), passionné de culture antique¹, fut un hispaniste érudit, dont l'expertise scientifique et la finesse intellectuelle furent reconnues de tous. Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques, dès septembre 1953, remplaçant à ce poste Gaspard Delpy (1888-1952) qui meurt brutalement en décembre 1952, il a également été vice-président de la Société des Hispanistes Français, fondée en 1963, entre 1963-64-65, et reçoit de nombreuses distinctions honorifiques de la France et de l'étranger. Sa thèse de doctorat, intitulée *La « conquête spirituelle » du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, est vendue dans le monde entier et constitue encore aujourd'hui une référence pour la recherche universitaire sur l'évangélisation du Nouveau Monde. Pourtant, il fut évité voire boudé par beaucoup, comme le montrent la fin de sa carrière et sa reconnaissance mitigée par les institutions dans lesquelles il s'est pourtant impliqué, dès leurs débuts². Comment expliquer cette minorisation dont il fut l'objet, le malaise que semble susciter cet hispaniste, sa mise au banc actuelle dès lors que l'historiographie se penche sur les protagonistes du premier hispanisme ou américanisme français? Cette esquivance historiographique est d'autant plus flagrante lorsqu'on la compare au sort qui est réservé à Marcel Bataillon (1895-1977), lui qui entretint pourtant avec Robert Ricard une amitié intellectuelle tout au long de sa vie et qui, comme lui, normalien, agrégé, dirigea l'Institut d'Études Hispaniques de la Sorbonne, et se voua à l'étude de la religion dans les aires hispaniques.

1 Robert Ricard se convertit à l'hispanisme un peu par hasard à la fin de l'année 1918, et notamment du fait de la Première Guerre mondiale qui a laissé l'École Normale Supérieure, à laquelle il appartient, dans un état de désorganisation avancé. Il part alors en Espagne qui est restée en dehors du conflit et qui offre la possibilité aux étudiants d'étudier dans la paix. Il y est boursier de l'École des Hautes Études Hispaniques qui devient la Casa de Velázquez, en 1928.

2 Selon le fils de Robert Ricard, François-Xavier Ricard, dans son « Récit-portrait. Robert Ricard » : « J'ai été frappé de constater que, lors des élections au Comité de la " Société des Hispanistes Français ", en mars 1967, son nom n'avait recueilli, pour la vice-présidence, que 74 voix, alors que Marcel Bataillon, pour la présidence en rassemblait 108 et, 8 autres personnes, pour d'autres fonctions, entre 86 et 104. Il ne fait pas partie de la délégation française au premier Congrès international des Hispanistes à Oxford, en septembre 1965. [...] Autre étrangeté, sur laquelle je n'ai pas d'explication, son nom ne figure pas sur la liste de l'*Asociación Internacional de Hispanistas*, en 1965 » (François-Xavier Ricard, « Récit-portrait. Robert Ricard », *Iberic@l*, n° 11, 2017).

Par ailleurs, François-Xavier Ricard rapporte des paroles prononcées par son père, lors de son pot de départ à la retraite, en juin 1969, qu'il sollicite avec un an d'avance, ne supportant pas les événements de 1968 : « Je sais que beaucoup d'entre vous ne m'aiment pas ». Marie-Cécile Benassy qui a eu pour directeur de thèse Robert Ricard rapportera ces mêmes propos.

J'ai voulu « enquêter » non sur cet évitement proprement dit, mais sur les motifs probables du contournement de sa figure dans l'hispanisme. En travaillant sur ses archives personnelles³ et en rencontrant plusieurs de ses enfants, notamment François-Xavier et Marie-Anne⁴, j'ai pu découvrir que l'explication sans doute principale de cette amnésie partielle dont Robert Ricard fait l'objet⁵ se trouvait initialement dans la posture qu'il a adoptée particulièrement lors de la Guerre civile espagnole entre 1936 et 1939, et envers le Gouvernement de Vichy. Il a alors pris des positions politiques et idéologiques radicales, qui ont fini par être connues, même s'il les a défendues officieusement, presque « clandestinement », sans répandre son opinion sur la place publique des hispanistes, précisément dans sa correspondance privée ou encore dans une presse catholique. Certaines de ses amitiés ont contribué à l'affirmation ou plutôt l'approfondissement de ses engagements. Il tente, par ailleurs, d'occuper et occupe même, dans ces années-là, plus d'une décennie avant sa nomination comme Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques, des postes politiques, « compromettants » dans la double acception du terme.

Lui qui avait écrit à Marcel Bataillon, le 25 janvier 1939, dans un courrier privé, s'être imposé « une consigne de silence » qu'il « [rompait] rarement », dans les affaires politiques, s'engagea en réalité dans des combats, pour lesquels il fut actif, notamment dans la défense des rebelles espagnols contre les gouvernementaux, lors du soulèvement militaire, également pendant la Guerre civile, puis lors de la dictature⁶. Il fut également un protagoniste du Gouvernement de Vichy pour lequel il fut Directeur de l'Instruction publique au Maroc, tournant le dos à l'appel du 18 juin 1940 du Général De Gaulle.

1 - L'engagement politique de Robert Ricard auprès du Gouvernement de Vichy

En plus de son éducation catholique traditionaliste⁷, ses amitiés avec des hispanistes catholiques ont une incidence décisive sur son engagement politique et intellectuel dans la Guerre civile espagnole, mais également lors de la Seconde Guerre Mondiale.

3 Robert Ricard légua ses archives à l'Université Catholique de l'Ouest à Angers, parce que l'Abbé Paul Drochon, qu'il appréciait beaucoup et qui fit sa thèse avec lui, y enseignait.

4 Je remercie Michel Fourcade, maître de conférences en Histoire contemporaine à l'Université de Montpellier III, de m'avoir transmis les archives que son bouquiniste, Pascal Ricard, lui avait lui-même confiées. Ces archives étaient le résultat d'un long travail de recherche mené par François-Xavier Ricard, frère de Pascal et fils de Robert Ricard.

5 Dès lors que les hispanistes évoquent les intellectuels ayant contribué à la fondation de l'hispanisme en France.

6 Dans la lettre de Robert Ricard à Marcel Bataillon du 25 janvier 1939, Ricard dit n'avoir écrit qu'un seul article sur la Guerre civile. Il a été rédigé, précise-t-il, « tout au début, le 25 juillet 1936 ». L'article fut publié dans le journal dominicain, *Sept*, et s'intitule « Guerre civile en Espagne » (p. 6).

7 Il est avant tout un catholique romain, attaché au Pape et à ses évêques, à l'institution ecclésiastique, peut-être plus encore, nous confie sa fille Marie-Anne, qu'au message évangélique, cela étant toutefois assez courant à l'époque, ajoute-t-elle.

Avant d'évoquer ses prises de position politiques dans la Guerre civile espagnole, qui nous importent particulièrement comme hispaniste et futur Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques, nous voudrions évoquer son engagement politique français en 1940. Ricard ne se contente pas d'une bienveillance empathique vis-à-vis du Gouvernement de Vichy. Il y participe, en s'engageant auprès du Général Noguès (1876-1971) au Maroc.

Le Général Noguès, après avoir rejeté l'armistice du 17 juin 1940, et pourtant sollicité par le Général De Gaulle (1890-1970), deux jours plus tard, pour devenir le chef de la résistance sous les ordres duquel De Gaulle se rangerait, décide de rentrer dans la légalité et de soutenir finalement le Maréchal Pétain (1856-1951).

En 1940, Robert Ricard ne reconnaît pas la France libre, la République française. Il décide de se mettre au service du régime de Vichy, cautionnant ainsi l'idée que la Révolution Nationale pétainiste régènerait la France. D'après un entretien que j'ai eu avec François-Xavier et Marie-Anne, leur père admirait le Maréchal Pétain pour ses valeurs réactionnaires. Selon eux, il se reconnaissait bien dans la devise « Travail, Famille, Patrie ». De plus, Pétain était un catholique et avait été nommé ambassadeur de France, en Espagne, en mars 1939, après avoir reconnu, en février 1939, le gouvernement franquiste. En 1940 cependant, une grande partie des Français voit en Pétain le héros de Verdun et lui fait confiance pour défendre la France et ses intérêts face à l'occupant allemand. Ricard prend également parti pour le régime contre-révolutionnaire de Vichy – comme forme de revanche sur le Front Populaire français (alliance de communistes, socialistes et radicaux) –, de la même façon qu'il venait de défendre le soulèvement nationaliste contre le Front Populaire espagnol et ses dérives dangereuses, complices selon lui de l'anarchie et de la barbarie révolutionnaire.

D'après une note de François-Xavier Ricard, dans une fiche personnelle sur François Chevalier (1914-2012), Jacques Chevalier (1882-1962) « a à peu près sûrement joué un rôle dans la nomination de Robert Ricard comme directeur de l'Instruction Publique au Maroc, le 15 octobre 1940, période où, d'après J.-B. Duroselle, Jacques Chevalier était Secrétaire Général du Ministère de l'Instruction Publique à Vichy. Jacques Chevalier est devenu Ministre de l'Instruction publique en décembre 1940, après le renvoi de Laval par Pétain ». Ricard, convoqué à Vichy, accepte immédiatement le poste.

Quelques années plus tard, le 23 mars 1943, peu après l'arrivée du Général De Gaulle à Alger – alors « capitale provisoire de la France libre⁸ » –, où l'on travaille au rétablissement de la légalité républicaine, Ricard présente au Général Noguès sa démission de ce poste très politique de Directeur de l'Instruction publique « pour désaccord avec le Gouvernement d'Alger »⁹, alors qu'il était initialement nommé pour cinq ans, soit jusqu'au 14 octobre 1945. En 1943, Ricard est totalement isolé ; même le Directeur de la Casa de Velázquez, l'hispaniste Maurice Legendre (1878-1955), pourtant « carrément d'extrême droite » selon François-Xavier Ricard, l'un des plus intimes amis de Ricard, finit par rejeter le régime vichyste.

8 BASTIEN, Hervé, « Les ordonnances d'Alger », *Espoir*, n° 95, janvier 1994.

9 Selon François-Xavier Ricard, dans son « Récit-portrait. Robert Ricard », « certaines notes laissées par Guillemine [sa seconde femme] permettent de penser que Robert a décidé de démissionner à la suite d'un discours prononcé par le Général Giraud le 14 mars 1943, discours qui, de fait, rejetait le régime de Vichy et proclamait la nécessité de rétablir les lois de la République ».

Revenons à présent quelques années en arrière sur les positions prises par l’hispaniste Robert Ricard sur la Guerre civile espagnole.

2 - Robert Ricard sort de sa réserve pour son ami Maurice Legendre, lors de la Guerre civile espagnole

Son amitié avec Maurice Legendre, qu’il rencontre en 1919 à Madrid, qui s’explique notamment par leurs opinions politiques et religieuses communes, confortera beaucoup Robert Ricard¹⁰ dans sa position sur la Guerre civile. Ricard possède un grand nombre des articles et ouvrages de Legendre dans sa bibliothèque privée. On relève notamment l’ouvrage *La Mission de l’Espagne*¹¹ de 1941, symptomatique de la plupart de la bibliographie que Ricard a acquise, relative à la Guerre civile espagnole et à ses conséquences¹². Il offrira surtout la *Nouvelle histoire de l’Espagne* de Legendre, datant de 1938, aux personnes qu’il rencontre et qui sollicitent ses lumières intellectuelles sur le conflit national espagnol. Or, ce livre fut l’objet d’une polémique très virulente entre Marcel Bataillon et Robert Ricard que leur correspondance atteste. La polémique débute avec la publication par Bataillon d’un compte-rendu sur ce livre dans un numéro du *Bulletin hispanique* de 1938. Cette déclaration politique *ad hominem* est rejetée avec véhémence par Ricard qui regrette que cette « revue qui fait un peu figure d’organe officiel de l’hispanisme universitaire français » ne soit pas restée « neutre », dans ce conflit¹³ ; Ricard désapprouve cette compromission politique de Bataillon, dans la sphère publique de l’hispanisme. Selon Bataillon dans ce compte-rendu, Franco est considéré par Legendre comme « le Libérateur ». Les dernières pages du livre de Legendre seraient même « un long bulletin de victoire ». « On n’accusera pas M. Legendre de cacher son parti pris. Son livre, l’éditeur l’a-t-il souhaité ainsi, est un acte d’adhésion à l’“ Espagne nationale ”, qui, dès maintenant, pourrait l’adopter comme *libro de texto* dans ses collèges ». « Legendre n’est pas un néophyte ou un propagandiste occasionnel du nationalisme espagnol. Il a longuement mûri sa conception d’une Espagne qui lui semble aujourd’hui sur le point de triompher par le fer et par le feu ». « Ce livre est

10 Ricard choisit d’ailleurs Legendre comme parrain de baptême de sa fille Marie-Anne.

11 Collectif, *La Mission de l’Espagne*, Paris, Plon, Collection Occident Études hispaniques, 1941. Legendre y écrit un article intitulé « La vocation impériale de l’Espagne » et le Comte Hermann de Keyserling, un article particulièrement partisan sur « L’Espagne dans l’Europe renouvelée (Vision d’une philosophie) », p. 20-29. Ce dernier s’exclamera par exemple : « Il m’est impossible de contempler la victoire du Général Franco et la Rénovation en train de se produire sans attendrissement » (*Ibid.*, p. 22).

12 Ricard possède entre autres nombreux livres : Enrique Arques, *17 de julio. La epopeya de África. Crónica de un testigo (Enrique Arques)*, Ceuta-Tetuán, Imprenta África, 1938. Dans son exemplaire, Ricard a ajouté son nom sur la première page, ainsi que « reçu à Alger, octobre 1938 ».

13 Lettre du 25 janvier 1939, écrite depuis Alger, par Robert Ricard à Marcel Bataillon.

celui d'un Français contre-révolutionnaire». Ou encore «il y a aussi en M. Legendre un guerrier tout prêt à vibrer aux grandes actions militaires»¹⁴.

De fait, le livre de Legendre s'ouvre sur cet *incipit* : «À la gloire de cette Espagne dont l'avenir est aussi grand que le passé». Dans ce texte, Legendre insiste sur «la vocation impériale de l'Espagne»¹⁵, et aristocratique. Selon lui :

Dans un pays indépendant comme l'Espagne, où les énergies traditionnelles, sous la trompeuse décomposition superficielle, étaient restées si vivantes, la nouvelle invasion barbare ne pouvait réussir. Aussi bien les meneurs étrangers n'ont-ils pu trouver en Espagne que des complices sans envergure, sans cohésion et sans idéal. L'intervention de l'armée au Maroc a suffi pour renverser le grand dessein, en donnant le signal de la reconquête. Or dans l'ordre matériel, cette armée était peu considérable en face des hordes qui s'armaient depuis des années. L'aide tardive fournie par une partie seulement des puissances qui étaient visées à travers l'Espagne n'a compensé que dans une mesure limitée l'aide par laquelle le marxisme international et ses complices avaient depuis des années permis à la très petite minorité révolutionnaire espagnole de s'emparer de tous les leviers de commande et de toutes les armes en Espagne.

[...] Le 17 juillet 1936, l'armée du Maroc donne le signal du soulèvement, et le 18 Burgos, Valladolid et Séville se joignent au mouvement¹⁶.

Dans les dernières pages de son livre, Legendre redouble de ferveur lyrique et confère à Franco un rôle quasiment prophétique et salvifique : «Cependant que Franco, qui poursuit ses avantages avec une méthode implacable, ménage la capitale, et surtout les quartiers dont tous les habitants l'attestent comme le Libérateur¹⁷». Il termine son livre par ses mots :

Si l'impartialité qui s'impose à l'historien oblige quand même à réserver la possibilité de l'improbable, il est une certitude à laquelle aboutit toute cette histoire : dans l'immense péril qui menace aujourd'hui la civilisation occidentale, la victoire de l'Espagne, prête à un nouveau Siècle d'Or, est la condition du salut¹⁸.

Or, Ricard, dans sa lettre du 25 janvier 1939 à Bataillon, au sujet du parti pris politique de Legendre dans la Guerre civile espagnole et tel qu'il l'exprime dans sa *Nouvelle Histoire d'Espagne*, ne lui témoigne pas seulement son soutien amical. Il exprime son adhésion idéologique et politique

14 BATAILLON, Marcel, «La Nouvelle Histoire d'Espagne de M. Legendre», *Bulletin Hispanique*, n° 4, 1938, p. 455.

15 Maurice Legendre en parle aussi dans son article du même nom, publié dans le livre *La mission de l'Espagne*, *op. cit.*, p. 11-19. Legendre considère, dans les dernières lignes de son article sur «La vocation impériale de l'Espagne» : «Il est de l'intérêt du monde chrétien, disons plus simplement : du monde, que l'Espagne, qui était impériale bien avant la merveilleuse aventure des Amériques, réalisation partielle de son impérialisme, reste impériale, fût-ce sous des formes nouvelles et dans de nouveaux champs d'action, après l'émancipation politique des nations qu'elle a engendrées. Le monde a besoin de cet impérialisme vivifiant [...]» (*Ibid.*, p. 19).

16 LEGENDRE, Maurice, *Nouvelle Histoire d'Espagne*, Paris, Hachette, «L'histoire racontée par tous», 1938, p. 311-312.

17 *Ibid.*, p. 314.

18 *Ibid.*, p. 315.

à son manifeste historiographique pro-franquiste réactionnaire : « Je tiens à affirmer mon union avec Legendre [...]. En gros, je vois les choses comme lui ».

Plus largement, la nécrologie que rédige Ricard sur son ami Legendre, dans le *Bulletin Hispanique*, plusieurs années après, éclaire certes sur les valeurs dans lesquelles croyait ce dernier ; elle donne aussi des indices sur Ricard lui-même et sur le système axiologique nationaliste et autoritaire qu'il n'a cessé de défendre :

Il y a, peut-on dire, une Espagne de Maurice Legendre, qui est une Espagne continentale, rurale, essentiellement castillane et profondément traditionaliste [...]. Ceux qui n'avaient avec lui que des rapports superficiels pouvaient aisément le prendre pour un esprit dogmatique et sans nuances, prompt aux affirmations massives, pour un tempérament autoritaire et tout d'une pièce, pour un caractère rigide et presque « monolithique », pour un catholique *a machamartillo*, incapable de la moindre tolérance, et pour un nationaliste intempérant, fermé à tout ce qui n'était pas la tradition de sa propre patrie [...]. Il croyait à la nécessité de la discipline, [...] il était attaché à des principes sur lesquels il ne transigeait pas. C'est pour les respecter qu'il s'était volontairement condamné à une dure solitude [...] et qui ne fut pas sans peser cruellement sur son existence¹⁹.

Il avait élaboré toute une interprétation de l'histoire à fondement théologique dont les bases ne pouvaient être acceptées partout, mais qui ne manquaient ni de force ni de valeur et qui méritaient considération. [...] Peu d'hommes avaient l'esprit plus libre et vivaient moins sur des idées toutes faites ou acceptées passivement²⁰.

« Ce nationaliste impénitent, mais dont le nationalisme était corrigé par un attachement indéfectible à l'universalité du catholicisme, ce nationaliste impénitent aura consacré toute sa vie à un pays qui n'était pas le sien »²¹.

Legendre fut jusqu'au bout un éclaircisseur pour Ricard, partageant avec lui les mêmes « Lumières » politiques et idéologiques, la même vision eschatologique. Tous deux considérèrent notamment que Franco et le régime qu'il instaura une fois la guerre remportée étaient la solution régénérationniste pour l'Espagne, les seuls pouvant œuvrer au maintien de sa spécificité civilisationnelle : sa vocation impérialiste et chrétienne.

D'autres amitiés mettent en lumière les prises de parti politiques de Ricard, également même son désir d'engagement politique pragmatique. Dans ses archives privées, nous avons notamment retrouvé deux correspondances de l'hispaniste avec des interlocuteurs particulièrement intéressés par la Guerre civile espagnole et ses enjeux²². Il nourrit ainsi une correspondance régulière avec son beau-frère, Martial Massiani (1887-1968), mari de la sœur de Brigitte Ricard, sa femme, et qui est à l'époque président du Syndicat des journalistes français²³. Un autre échange

19 RICARD, Robert, « Maurice Legendre », *Bulletin Hispanique*, vol. 57, n° 1, 1955, p. 204-205.

20 *Ibid.*, p. 205-206.

21 *Ibid.*, p. 207.

22 On peut également y trouver une lettre de l'historien mexicain Carlos Pereyra (1871-1942) à Robert Ricard, datée du 22 juin 1939, dans lequel il évoque son soulagement face à la victoire de Franco et qu'il dépeint comme le sauveur.

23 Martial Massiani occupa ce poste de 1937 à 1947. Il est le neveu de Jean Guiraud, historien, spécialiste de l'histoire de l'Église et rédacteur en chef de *La Croix* de 1917 à 1939.

épistolaire se tisse avec un franciscain, le Frère Lino Gómez Canedo (1908-1990), historien américain qui vit à Rome pendant la Guerre civile — que, par ailleurs, Ricard signale, le 19 mai 1941, à François Chevalier, comme un historien d'Amérique à solliciter. Gómez Canedo se spécialisera dans l'histoire de l'évangélisation du Nouveau Monde par les missionnaires franciscains.

Plusieurs éléments de la correspondance privée de Ricard révèlent des preuves de son engagement dans la Guerre civile, qui ne se voulut pas uniquement intellectuel, également politique et concret.

3 - La correspondance avec Martial Massiani, son beau-frère

Dans la correspondance avec son beau-frère, Martial Massiani, ils échangent beaucoup sur la Guerre civile espagnole. Un élément revient particulièrement sous leur plume, au début de l'année 1939, quelques mois avant la victoire des nationalistes. Ils évoquent notamment la nécessité de trouver un homme pouvant aider, « asésorer » le futur ambassadeur de Burgos²⁴ auprès de Franco, une sorte de « chargé de mission ». Le sénateur français, Léon Bérard²⁵ (1876-1960), est nommé pour négocier une « reprise des relations diplomatiques »²⁶ entre les deux pays. Or, Massiani veut soumettre à Bérard le nom d'un « hispanisant »²⁷, très bon connaisseur de l'Espagne et, selon les propos de Ricard et Massiani, sympathisant de la cause franquiste, pour aider le futur ambassadeur, le seconder, l'éclairer de son expertise sur ce pays et pouvant œuvrer au développement d'une diplomatie notamment culturelle entre la France et l'Espagne.

Dans une lettre du 3 février 1939 à Ricard, Massiani écrit :

Léon Bérard est parti hier soir pour Burgos, en mission semi-officielle, pour préparer l'établissement de l'ambassade auprès de Franco.

Je n'ai pas eu le temps de le voir avant son départ. Je pourrai le demander à son retour.

Il me semble qu'il faudrait lui recommander de faire détacher si possible auprès du futur ambassadeur les gens capables de l'éclairer et de l'aider tout de suite le plus utilement.

Ne pourrait-on pas lui envoyer comme « chargés de mission » Maurice Legendre, Guinard, peut-être toi-même. Qu'en penses-tu ?

Je le dirai librement, le cas échéant, à Léon Bérard²⁸.

²⁴ Le 2 mars 1939, Pétain est nommé premier ambassadeur de France de l'Espagne franquiste.

²⁵ Léon Bérard, Martial Massiani et quelques autres participeront ensemble à la création du « Cercle Richelieu ».

²⁶ HUGH, Thomas, *La guerre d'Espagne (juillet 1936 - mars 1939)*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 676.

²⁷ Terme employé par Martial Massiani dans sa lettre à Robert Ricard, du 18 février 1939.

²⁸ Dans les archives de Robert Ricard, on trouve plusieurs articles, que ce dernier a gardés, traitant de ce voyage diplomatique.

Massiani considère que Ricard pourrait constituer cet homme clé par sa connaissance de l'Espagne et sa sympathie envers les milieux nationalistes. Ricard s'imagine d'ailleurs, avec un certain enthousiasme, dans ce rôle politico-culturel : « J'irai avec joie », confie-t-il dans sa réponse à Massiani du 7 février 1939, même s'il ajoute qu'il préfère, selon « le principe de Saint François de Sales » « ne rien demander, ne rien refuser²⁹ ». Pour être appelé à ce poste, « je ne vois en ma faveur que mon titre de professeur d'Université et ma connaissance du Maroc espagnol³⁰ ». Ricard souhaite notamment, par cette intercession potentielle auprès de l'ambassadeur de Burgos, « empêcher un fossé infranchissable de se creuser entre les nationalistes et la France », dit-il à Bataillon, dans sa lettre du 4 février 1939. D'ailleurs, dans sa lettre du 7 février 1939, à Massiani, il écrit : « Je signale, car la chose peut être utile à savoir, que Bataillon (prof. d'esp. à la Sorbonne) ne serait pas *persona grata* à cause de ses opinions politiques ». Le rôle de cet « hispanisant » consisterait notamment à retravailler, ressouder, en coulisses et en collaboration avec l'ambassadeur, le lien politique et diplomatique contrarié entre la France et l'Espagne puisque, selon lui, « nous avons tout fait pour cimenter l'alliance des nationalistes avec l'Allemagne et l'Italie, et, en persistant dans cette attitude de bouderie stérile et même *contraproductente*, nous ferions le jeu des deux puissances et nous laisserions passer l'occasion de tâcher à contrebalancer leur influence³¹ ».

Dans une lettre du 18 février 1939, Massiani informe Ricard que Bérard aurait exprimé le souhait d'être aidé dans sa mission : « Mon cher Robert, j'ai vu Léon Bérard mardi, exactement pendant que le Conseil des ministres délibérait. Je lui ai parlé des deux questions³² qui avaient fait l'objet de ma dernière lettre ». Massiani poursuit en encourageant Ricard dans cette potentielle future tâche de médiation diplomatique : « Raison de plus pour agir vite à Burgos ». Massiani termine cette lettre sur une déclaration politique sans ambiguïté : « Ce qui est démentiel, c'est que dans un pareil moment des gens au Parlement intriguent avec tant d'ardeur pour empêcher la reconnaissance de Franco, et prolonger inutilement la lutte³³ ».

Ce que l'on note, d'une part, à la lecture de cet échange épistolaire est l'implication de Ricard dans le conflit civil espagnol et sa projection, en tant qu'intellectuel hispaniste et défenseur de la cause nationaliste, comme un possible protagoniste de l'ambassade française à Burgos³⁴.

29 Lettre de Robert Ricard à Martial Massiani du 7 février 1939.

30 *Idem*.

31 Lettre de Robert Ricard à Marcel Bataillon du 4 février 1939.

32 La seconde question concerne la nécessité de mettre en place un parrainage entre la France et l'Espagne afin que les paroisses françaises puissent participer à la reconstruction des églises détruites par les gouvernementaux (Voir notamment la lettre du 3 février 1939 de Massiani à Ricard). À ce sujet, Massiani expose à Ricard, le 18 février 1939, la question des dissensions diplomatiques entre certains évêques de France et d'Espagne : « L'abbé Polimann, qui a déjeuné ici avant-hier au retour du voyage qu'il a fait en Espagne en compagnie de Mgr. Harscouët, me dit que le cardinal Goma aurait sollicité déjà les évêques français individuellement de concourir à la reconstitution, et se serait plaint d'avoir essuyé de l'un d'eux un refus résumé en ces termes " Je ne donne rien pour Franco " ».

33 Déjà dans une lettre du 22 mars 1938, Massiani exprimait sa sympathie envers les nationalistes, en vantant à Ricard la « remarquable conférence » donnée par Maurice Legendre, à la Corporation des Publicistes chrétiens, « sur les raisons que nous avons d'espérer et de préparer de bons rapports avec Franco ».

34 D'ailleurs, cette ville — siège du gouvernement nationaliste de Franco — attirera Ricard. Il dictera, en 1938, à sa femme Brigitte la traduction en français (vingt pages) d'un discours sans ambiguïté, prononcé par le Général Juan Yagüe (1891-1952), paru dans le *Diario de Burgos* le 19 avril 1938, qu'il annotera et corrigera une fois la dictée prise, attestant son intérêt pour ce lieu de conquête nationaliste. Cette

De plus, l'échange avec son beau-frère fait émerger Ricard comme un intellectuel qui doit s'engager, même s'il le fait à l'abri de l'espace public et médiatique, dans le débat virulent qui a lieu à l'époque en France autour de la Guerre civile espagnole. En effet, dans leurs échanges, Massiani encourage Ricard à développer ses analyses politiques et ses points de vue d'expert culturel sur la question. Il sollicite ses lumières et, en l'interrogeant, lui donne l'occasion de développer et affiner ses arguments politiques. Ainsi, dans une lettre du 10 mars 1939, depuis Alger, Ricard propose à Massiani cette analyse politique sur la Phalange, les régimes totalitaires et l'armée :

La Phalange est un élément intéressant pour l'effort de rénovation qu'elle représente, mais inquiétant pour certains articles de son programme, sa sympathie pour les régimes totalitaires, et le caractère passionné, impulsif, voire puéril, de certains de ses chefs, qui rappellent un peu les extrémistes du fascisme et du nazisme. Cela ne sera pas trop grave tant que les militaires³⁵ conserveront l'essentiel de l'autorité et pourront jouer le rôle d'arbitres et de modérateurs.

Dans leur correspondance, Massiani avoue à Ricard qu'il diffuse et réutilise ses arguments politiques, dans son réseau journalistique et politique. Ricard prend donc indirectement une place dans le débat politique français sur la Guerre d'Espagne, notamment par l'intermédiaire du Président du Syndicat des journalistes français.

Déjà, dans une lettre du 24 mai 1938, Massiani remercie Ricard de trouver les mots, les analyses pertinentes sur l'épineuse question du conflit espagnol, de lui permettre de pouvoir justifier rationnellement sa prise de parti franquiste contre certains de ses détracteurs français :

Je n'ai pas eu encore, au milieu de tant d'événements, le moyen de te remercier de la lettre où tu me communique les réflexions adressées à F. Elle a été pour moi du plus grand intérêt. Je ne me suis pas contenté d'en faire mon profit personnel, mais j'en ai utilisé les arguments dans des conversations avec plusieurs parlementaires et avec des confrères. Je m'en suis inspiré aussi pour certains de mes articles quotidiens.

traduction manuscrite se trouve dans les archives personnelles de Robert Ricard. Dans ce discours, le général Yagüe s'exclame notamment : « Il est criminel de ne pas appartenir au bloc national et encore plus de travailler à le briser [...]. Quelle magnifique aurore, Camarades! [...]. Mais surtout nous devons exécuter les ordres du Caudillo. » Dans ce discours grandiloquent, le Général évoque la nécessité de mettre en place « les doctrines de l'Espagne nouvelle » ; il déploie toute une rhétorique d'un renouveau de la civilisation espagnole. Le texte traduit par Ricard se termine ainsi : « Le général Yagüe achève ce vibrant discours le bras levé, tandis que la foule éclate en une ovation enthousiaste mêlée de retentissants vivats. Les autorités attendent ensuite le discours du Caudillo, que le public écoute debout avec émotion, et dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire le texte comme nous l'avons désiré, par suite de difficultés de retransmission qui ne nous ont pas permis de l'entendre intégralement ». Le mot « Caudillo » est souligné dans le texte recopié par Brigitte Ricard. Ce fameux texte, prononcé par le Caudillo, le 19 avril 1938, se trouve photocopié intégralement dans les archives personnelles de Robert Ricard.

35 Les militaires fascinent Robert Ricard. Dans ses archives personnelles, se trouvent beaucoup d'articles de journaux découpés portant sur les militaires rebelles, sur leurs avancées, notamment dans le journal *España* (le grand quotidien de Tanger), ou le journal *Croisade* (« Organe des Amitiés franco-espagnoles » d'Alger).

Ton argumentation paraît avoir impressionné particulièrement Alfred Michelin³⁶. Il m'a demandé s'il te serait possible de la développer en une lettre plus longue, qui paraîtrait m'être adressée à moi, mais que je pourrais lui confier. Tu y reprendrais l'ensemble de l'affaire, et la discussion des thèses de Maritain et de Mauriac. Michelin voudrait pouvoir mettre ton exposé sous leurs yeux.

Il souhaite également qu'à ton retour en France tu acceptes, sur son invitation, de déjeuner avec eux et avec moi. [...]. Je pense que tu vois à Alger les articles de Wladimir d'Ormesson dans le *Figaro* : il défend au jour le jour, avec beaucoup de diplomatie mais de ténacité, une thèse semblable à la tienne sur la politique que nous devons avoir à l'égard de Franco.

Mistler m'a dit qu'il serait heureux de te revoir et de causer avec toi, aussi bien de l'Espagne que du Mexique. Il me paraît dans d'excellentes dispositions.

Les deux beaux-frères sont précisément dans les mêmes « dispositions » et défendent clairement Franco, contre les gouvernementaux et les « rouges ». Et Ricard n'est pas seulement l'homme qui aurait pu servir le régime nationaliste en occupant un poste d'« éclaireur », comme intellectuel hispaniste, de l'ambassadeur de France à Burgos, en somme de diplomate culturel ; il a participé à orienter les consciences, pendant la Guerre d'Espagne, dans certains milieux politiques et journalistiques français, notamment catholiques. Cependant, comme il n'a pas souhaité s'engager publiquement, il l'a fait loin de Paris et dans une certaine « clandestinité », en privé. Pour une part, son beau-frère s'est chargé de distiller ses idées.

4 - La correspondance avec son ami chercheur, le frère Lino Gómez Canedo

La correspondance avec le frère Gómez Canedo révèle des éléments en commun avec l'échange épistolaire entre Ricard et Massiani. En plus d'une sympathie affichée envers le soulèvement nationaliste et la figure de Franco, nous voyons comment Ricard s'est positionné dans une querelle parmi les catholiques, qui fait grand bruit à l'époque en France, entre la position de Jacques Maritain (1882-1973) — futur ambassadeur de France au Vatican, de 1945 à 1948 — du « double refus », et celle de Paul Claudel (1868-1955), notamment du « moindre mal », voire du bien pour l'Espagne.

Mais d'abord, le frère Gómez Canedo, le 5 octobre 1936, exprime à Ricard toute sa gratitude pour son engagement politique et religieux envers le soulèvement nationaliste :

Muy distinguido y querido amigo: He recibido su carta del 12 septiembre, y puede suponerse hasta qué punto agradezco sus palabras de simpatía hacia mi querida

³⁶ Alfred Michelin (1883-1975) est Président du Syndicat des journalistes français de 1931 à 1937. Il est journaliste au quotidien *La Croix* et devient directeur du groupe de presse « La Bonne Presse », en 1935.

y desgraciada España. [...]. Gracias a Dios que la verdadera España no estaba aún muerta y ha sabido hacer heroicamente frente a la nueva barbarie. Como tantas otras veces en el curso de la Historia nuestros jóvenes cumplen su misión de cruzados por la Fe y por la Civilización. [...] La censura roja es rigurosísima.

Dans une lettre plus tardive, datant du 26 mars 1938, le frère Gómez Canedo remercie Ricard : « Acabo de recibir la *Nueva historia de España* de Mr. M. Legendre, que usted ha tenido la delicada atención de enviarme. [...]. La impresión no desmerece de la labor hispanista de M. Legendre, que tan bien ha sabido penetrar en el alma de nuestra España. Es una obra que hará mucho bien. [...]. Un millón de gracias ». Cet envoi traduit, une nouvelle fois, l'appui de Ricard au manifeste politique pro-franquiste de son ami Legendre et plus largement son engagement indirect et caché, mais actif vis-à-vis des nationalistes.

D'autre part, dans une lettre du 18 février 1938, le frère franciscain évoque la polémique maritainienne et la position du philosophe Jacques Maritain qu'il rejette avec virulence :

Aquí, fuera de España, a donde pueden llegar todas las voces, amigas y adversas, la incomprensión de tantos católicos ante nuestra guerra, no sólo justa y santa: pobre señor Maritain, ¡cuántas infamias ha estampado en su artículo "De la guerre sainte"! : sino la única fórmula de salvación, que se ha presentado a los católicos de España, en julio de 1936. [...] Es que se quería que los católicos españoles [...] se dejasen aplastar por la horda rusa y en vez de defender a Dios y a la Patria hasta el sacrificio de la vida, se hubiesen hecho comunistas y dejasen perecer a España. Yo no me siento capaz de admitir la buena fe en hombres como Maritain, y compañía. Habría que pensar en graves deficiencias mentales...

Dans une lettre du 14 avril 1938, le frère Gómez Canedo évoque de nouveau le sujet :

En la buena fe de Mr. Maritain me cuesta mucho trabajo creer después de su artículo "De la guerre sainte". Que se halla en un estado de ofuscación muy grande lo sé también por algunos amigos suyos de aquí, especialmente dominicos: me dicen que no escucha razones de nadie. Los bombardeos los lamentamos todos; pero sobre sus causas y motivos habría todavía algo que decir.

Nous n'avons pas les réponses de Robert Ricard à ces courriers du frère Gómez Canedo ; toutefois, les mots de ce dernier traduisent leur accord sur la question maritainienne et leur opposition commune à la position du « double refus », d'autant que Ricard s'est prononcé clairement sur le sujet, notamment dans sa correspondance avec Bataillon. Cela fait également l'objet, nous l'avons vu, de lettres échangées entre Massiani et Ricard³⁷.

³⁷ Voir la lettre du 24 mai 1938 de Massiani à Ricard.

5 - R. Ricard contre le « double refus » de J. Maritain, F. Mauriac et A. Mendizábal

La position de Ricard sur la Guerre civile, comme il le dit lui-même à Bataillon, dans sa lettre du 4 février 1939, à l'occasion de leur dispute sur le livre de Legendre, « n'est pas celle du double refus [...]. En outre et surtout cette attitude ne me paraît pas juste. Faut-il dire que je n'ai nullement le culte des régimes dits d'autorité ? J'ai écrit à un ami nationaliste que la dictature ne me semblait pas un bien en soi. [...]. Ce n'est pas pour des raisons de principe que, entre Negrín et Franco, je choisis Franco : c'est pour des raisons de fait ».

Il ajoute :

Pour toutes ces raisons, j'ai dû me séparer des catholiques nuance Maritain-Mendizabal, auxquels cependant tant de choses me liaient [...]. Quant à la préface de Maritain, j'avoue que j'ai été choqué du ton inconsciemment impertinent sur lequel il s'adresse à l'épiscopat espagnol et que ses distinctions ne m'ont pas convaincu. Au reste tu as dû voir que l'*Osservatore* a publié assez dernièrement un article dont *La Croix* a donné une traduction et qui blâme Mendizabal d'avoir mis les deux partis sur le même plan. [...]. J'aime encore mieux une Église asservie qu'une Église inexistante.

Ricard et Maritain ont pu incarner deux pôles du débat français sur la Guerre d'Espagne. Alors que Maritain critique « la militarisation des sociétés hantées par le pari révolutionnaire » et refuse d'envisager « le conflit espagnol en terme de croisade et de rédemption³⁸ », Ricard considère que l'Espagne nationale mène une Guerre sainte et juste pour le salut de l'Espagne.

Maritain qui a reçu chez lui, à Meudon, Alfredo Mendizábal (1897-1981) ou José Bergamín (1895-1983) entre autres, défend une position catholique pacifiste, « humaniste », de démocrate chrétien. Après avoir gardé une « prudente réserve »³⁹, il s'oppose publiquement à la logique du « moindre mal ». Dans une lettre que Maritain écrit au père Charles Journet, futur cardinal, datant du 17 novembre 1936, il se désole :

La tragédie de l'Espagne nous torture le cœur. On assassine les consciences avec l'application automatique et livresque du principe du moindre mal. Où est-il le moindre mal, voilà la question. Le plus grand mal est en tout cas que les chrétiens privent le monde du témoignage de l'amour évangélique⁴⁰.

Maritain refuse la vision manichéenne que l'on construit de cette guerre, opposant le Christ contre l'Antéchrist. « Il faut tout faire pour arrêter cette guerre fratricide. Que les hommes qui

38 COMPAGNON, Olivier et MAYEUR, Jean-Marie, *Jacques Maritain et l'Amérique du Sud : le modèle malgré lui*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2003, p. 137.

39 *Ibid.*, p. 139.

40 Extrait d'une lettre de Jacques Maritain à Charles Journet, du 17 novembre 1936, in *Correspondance Journet-Maritain, 1930-1939*, vol. II, Fribourg, Éditions universitaires Fribourg Suisse, Paris, Saint-Paul Éditions religieuses, 1998, p. 625.

forment l'opinion publique comprennent leur obligation. Qu'ici on ne donne pas le masque d'une Guerre sainte à une guerre d'extermination ! », s'exclame-t-il dans la préface, datée d'octobre 1937, qu'il écrit au livre *Aux origines d'une tragédie : la politique espagnole de 1923 à 1936*, publié aux éditions Desclée de Brouwer⁴¹, d'Alfredo Mendizábal, cet ancien professeur en philosophie du droit à l'université d'Oviedo, président du Comité espagnol pour la paix civile, réfugié en France. Dans cette préface, Maritain juge « déplorable que l'on parle de la Guerre civile espagnole comme d'une Guerre sainte ». Pour lui, certains veulent imposer un « nouvel ordre politique », « risquant fort de s'apparenter au fascisme et de saper les fondements de la démocratie ». De plus, il désapprouve publiquement la Lettre Collective des Évêques espagnols du 1^{er} juillet 1937, qui établit la thèse de la Guerre Sainte, ce qui choque beaucoup Ricard.

François Mauriac (1885-1970) est également cité et critiqué dans la correspondance de Ricard⁴². Pourtant connu pour être un homme de droite, catholique, notamment dans un article publié dans *Le Figaro*, intitulé « Mise au point » et datant du 30 juin 1938, il s'inscrit dans la même logique évangélique que celle de Maritain, qui sera également celle de Georges Bernanos (1888-1948) qui s'apprête à publier *Les Grands cimetières sous la lune*, d'Emmanuel Mounier (1905-1950), de Stanislas Fumet (1896-1983) ou encore de Gabriel Marcel (1889-1973) :

Ce qui fixa notre attitude ce fut la prétention des généraux espagnols de mener une guerre sainte, une croisade, d'être les soldats du Christ. [...]. Christianisme et fascisme désormais se confondent et ils ne pourront plus haïr l'un sans l'autre. [...]. Jacques Maritain, en se dressant avec toute la puissance de sa dialectique et tout le feu de sa charité, contre cette prétention des généraux espagnols de mener une guerre sainte, a rendu à l'Église catholique un service dont la fureur qu'il suscite nous aide à mesurer la portée.

Mauriac termine son article par ces mots : « Mes bien-aimés, Dieu est amour. »

Ricard, en s'opposant à eux, rejette ce qu'il considère comme une forme de paralogique incohérente. Il défend la même posture que celle défendue par l'article de *La Croix* du 20 janvier 1939, « Les catholiques et la guerre d'Espagne⁴³ », qu'il déclare approuver à Bataillon dans sa lettre du 4 février 1939 et qu'il a gardé, dans ses papiers ; cet article attaque la position du « double refus », défendue par Mendizábal et Maritain, la jugeant insensée. La tribune s'érige surtout contre la publication dans les pages de *La Croix* du 7 décembre 1938 des deux conférences, tenues à Lille et à Roubaix par Mendizábal, et dont les idées sont exposées dans la première partie de l'article. Pour Mendizábal, il s'agit de « travailler sans répit à rendre la paix aux belligérants, à les amener à la réconciliation fraternelle [...] ». Le journaliste rétorque par ces mots :

Nous demandons au professeur Mendizabal et à ceux qui ont approuvé son ordre du jour avec quel amour de la vérité et de la justice et avec quel sens de responsabilité ils peuvent permettre aux catholiques d'accorder leurs « préférences et sympathies » tant aux rouges qu'aux nationaux. [...]. Qu'un conférencier catholique, que le directeur d'un journal catholique (s'il trouve à redire aux

⁴¹ Voir Jacques Maritain, « De la Guerre Sainte », *Nouvelle Revue française*, 1/07/1937.

⁴² Voir la lettre du 24 mai 1938 de Martial Massiani à Robert Ricard.

⁴³ L'article est anonyme.

phalangistes, ne peuvent du moins ignorer ce que tout le monde sait depuis longtemps sur le compte des rouges) en arrivent à suggérer froidement aux catholiques qu'ils sont libres de distribuer leurs sympathies à droite et à gauche, cela ne mérite aucun consentement, mais réprobation.

Il finit son article ainsi : « Ces prédications faites aux catholiques comme pour décharger sur les épaules les fautes des persécuteurs de l'Église constituent une méthode qui doit finir et qu'il faut renvoyer à l'usine d'où elle provient ».

Les catholiques français se divisent donc sur cette question de la Guerre d'Espagne et Ricard — à l'instar de Paul Claudel⁴⁴ — s'inscrit dans le camp de ceux qui défendent les rebelles et surtout considèrent cette guerre comme une guerre de civilisation contre la barbarie révolutionnaire. Paul Claudel reprochera à Maritain « d'abandonner à son sort le clergé espagnol et de former d'extravagants projets de médiation⁴⁵ ». Et ce sont ces mêmes arguments qui sont utilisés par les correspondants de Ricard et par lui-même. Il voit dans l'Espagne franquiste, l'Espagne missionnaire, pionnière d'une nouvelle ère hautement humaine, de l'homme nouveau, porteur d'une culture intégrale.

Par conséquent, dans cette guerre fratricide, l'hispaniste Ricard défend la position du « moindre mal » contre celle du « double refus » de Maritain, Mauriac et Mendizábal. Cette position est celle que soutient aussi le journaliste *Criticus*⁴⁶, dans lequel Ricard dit à Bataillon se reconnaître parfaitement⁴⁷. Il invite ce dernier à lire les deux articles signés de *Criticus*, parus dans *La Vie intellectuelle*, datant du 25 septembre 1936 et surtout celui du 10 octobre 1936, qui ont tous deux pour titre « Sur la Guerre civile d'Espagne »⁴⁸. Ce sont les dernières pages qui affichent le plus clairement le point de vue de *Criticus*, partagé par Ricard :

Il faut souhaiter comme un « moindre mal » le triomphe rapide et complet des insurgés. « Comme un moindre mal » : nous n'avons personnellement aucune tendresse pour les dictatures, et nous étouffons chaque jour plus dans un monde où toutes les valeurs humaines sont sacrifiées ou déformées devant les nouvelles idoles. Mais nous préférons un ordre quel qu'il soit, au chaos. [...]. Peut-être aurait-il mieux valu pour l'Espagne que le soulèvement militaire n'éclatât pas : au point où nous en sommes, nous pensons qu'il n'y a pas d'autre alternative

44 Voir Paul Claudel, « Aux martyrs espagnols », *Sept*, 4 juillet 1937, ou son article dans *Le Figaro* du 27 août 1937. Dans ce premier article, il écrit :

« Onze évêques, seize mille prêtres massacrés et pas une apostasie !

Ah puissé-je comme toi, un jour à voix haute, témoigner de la splendeur de midi ! [...]. Je joins les mains seulement et je pleure, et je dis que c'est bon et que c'est beau. [...] / Il faut faire de la place à Marx et pour toutes ces bibles de l'imbécillité et de la haine ! ».

45 COMPAGNON, Olivier et MAYEUR, Jean-Marie, *Jacques Maritain et l'Amérique du Sud...*, op. cit., p. 143.

46 *Criticus* est le pseudonyme de Marcel Berger (1885-1966).

47 Robert Ricard écrit, dans sa lettre du 25 janvier 1939, à Marcel Bataillon : « Je ne sais si tu as lu, dans *La Vie intellectuelle*, 25 septembre et 10 octobre 1936, le gros article de *Criticus* sur la Guerre civile d'Espagne. L'article n'est pas de moi, d'ailleurs je l'aurai signé, tandis que l'auteur était contraint à l'anonymat. Mais je l'ai connu avant sa publication et je pense que c'est la meilleure étude qu'on ait publiée en France sur la genèse de la guerre. Au besoin, je pourrais te l'envoyer ».

48 *Criticus*, « Sur la Guerre civile d'Espagne », *La Vie intellectuelle*, 25 septembre 1936, p. 521-550 ; *Criticus*, « Sur la Guerre civile d'Espagne », *La Vie intellectuelle*, 10 octobre 1936, p. 39-77.

que son triomphe, ou le chaos sanglant, chaos où se perdraient toutes les valeurs spirituelles qui nous attachent à l'Espagne : en somme, le dilemme de Unamuno : « civilisation ou barbarie » [...]. Il faudrait un aveuglement singulier après ce que nous avons vu pour imaginer que le simple exercice public du catholicisme serait possible dans une Espagne communiste ou anarchiste. [...]. Il faut souhaiter seulement pour l'Espagne que les insurgés vainqueurs [...] « désintoxiquent » un peuple resté foncièrement sain, et réconcilient les masses avec la religion ancestrale⁴⁹.

Contre Maritain, Mauriac et Mendizábal, Ricard pense que le régime nationaliste est la condition du rétablissement d'un ordre chrétien, et donc de la civilisation. Déjà il écrivait depuis Rabat à son ancien directeur de thèse, Paul Rivet (1876-1958), vouloir « dépasser les vieilles antinomies : je souhaiterais le retour à un ordre social et politique vraiment chrétien. [...] Il me semble que l'on pourrait peut-être arriver à se mettre d'accord sur un ordre humain où les vieilles antinomies droite-gauche, capital-prolétariat, religion-laïcité, etc., n'avaient plus ni signification, ni valeur ». En réalité s'il se dit défavorable aux antinomies politiques, Ricard considéra, dans son seul article sur la Guerre civile, paru dans le journal dominicain *Sept*, le 31 juillet 1936, la politique de gauche du Front populaire espagnol comme ne pouvant contribuer à la rédemption du monde :

Il faut reconnaître que les hommes de « gauche » qui ont détenu l'autorité avant et après les « droites », ont accumulé les erreurs et contribué, plus que tous les autres, par leurs imprudences ou leur sectarisme, à creuser le fossé qui sépare aujourd'hui les Espagnols en deux armées acharnées à se détruire.

Après avoir critiqué ce qu'il appelle « l'imprudence des idéologues de gauche », Ricard dénonce « les politiciens sectaires » :

À côté d'eux, et malheureusement plus nombreux peut-être, les partis de gauche comprennent en Espagne des politiciens sectaires et passionnés, souvent grossiers et cyniques, souvent tarés, souvent indignes des causes qu'il leur arrive d'incarner ou de défendre. [...]. Les plus « avancés » d'entre eux ont soumis le pays à une véritable tyrannie. [...]. En cette fête de saint Jacques, prions Dieu qu'il ait pitié de l'Espagne !

L'hispaniste Ricard considère donc que seul Franco peut participer à la réémergence d'une humanité réconciliée... Il se garde toutefois de clamer cette position dans la sphère publique des hispanistes, préférant la défendre en privé, presque clandestinement. Il fut ainsi nommé Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques sans difficultés, mais paya *a posteriori* cet engagement pris particulièrement dans les douloureuses années 1930-1940, en France et en Espagne, en étant « condamné à une dure solitude »⁵⁰ par la plupart de ses confrères hispanistes.

49 *Criticus*, « Sur la Guerre civile d'Espagne », *La Vie intellectuelle*, 10 octobre 1936, p. 74-75.

50 Expression utilisée par Robert Ricard, in « Maurice Legendre », *op. cit.*, p. 205.